

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 15 (1877)  
**Heft:** 47

**Artikel:** Lausanne, 24 novembre 1877  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-184422>

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 10.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# CONTEUR VAUDOIS

## JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraisant tous les Samedis.

**PRIX DE L'ABONNEMENT :**  
 Pour la Suisse : un an, 4 fr.; six mois, 2 fr. 50.  
 Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, 24 novembre 1877.

La *Gazette de Lausanne* a reproduit dernièrement quelques extraits de la biographie de Ch. Gleyre, que vient de publier M. Clément, l'un des amis intimes du grand artiste; elle a cité entr'autres le passage qui décrit d'une manière si touchante le vif attachement de Gleyre pour les animaux, notamment pour son singe Adam, qu'il avait ramené d'Egypte. Mais il est d'autres traits non moins curieux et dignes d'intérêt que nous nous permettons d'empreunter à l'ouvrage de M. Clément, qui ne peut manquer d'être bientôt dans les mains de tous ceux qui ont admiré les œuvres de notre célèbre compatriote.

« En fait d'animaux, dit le biographe, Gleyre protégeait jusqu'aux souris. Son atelier en était infesté, et sa femme de ménage, vieille avaricieuse qui soignait ses propres intérêts aussi bien que ceux de son maître, et que nous nommions la mère *rogne-beurre*, avait résolu de détruire cette engeance. Pour avoir la paix, Gleyre feignit de la laisser faire. Tous les soirs elle tendait sa trappe, mais chaque fois que pendant la nuit Gleyre entendait tomber la porte de la machine il se levait au point du jour, mettait ses pantoufles, passait un pantalon, et dans ce simple appareil, la trappe à la main, descendait furtivement l'escalier jusqu'au premier où il lâchait la pauvre bête. « Ces gens-là sont très riches, disait-il, ils peuvent bien nourrir quelques souris. Et puis j'ai joué un fameux tour à la mère *rogne-beurre*. »

Gleyre se levait entre sept et huit heures, s'habillait lentement en allant et venant dans son atelier, regardait son étude de la veille, donnait quelques coups de crayon au dessin commencé ou jetait rapidement sur un chiffon de papier ou sur une vieille enveloppe de lettre quelques pensées qui l'avaient préoccupé pendant la nuit. Il allait déjeuner vers neuf heures. Qui ne l'a rencontré sur le trottoir de gauche de la rue du Bac, se dirigeant vers le café du quai d'Orsay, où il arrivait l'un des premiers, rasant les maisons, un bras derrière le dos, la tête un peu penchée sur l'épaule, et tellement absorbé dans sa rêverie qu'il fallait le toucher pour qu'il vous reconnût. Il prenait une tasse de café, un petit pain, un rond de beurre, et allait ainsi jusqu'à sept heures du soir. Ce n'est que dans

les dernières années que ses amis obtinrent, en faisant intervenir le médecin, qu'il joignit à cette maigre pitance un œuf ou une côtelette. Mais, au bout de quelque temps, il se lassait d'un régime qu'il trouvait par trop substantiel, qui, à ce qu'il prétendait, l'empêchait de travailler, et il reprenait ses habitudes.

Deux fois par semaine, il allait à son atelier d'élèves, et les autres jours, lorsqu'il n'était pas obligé de se rendre chez quelque jeune artiste qui l'avait sollicité de venir voir son tableau pour lui donner un bon conseil et le tirer d'un mauvais pas, il était chez lui à onze heures. Quelquefois, — bien souvent même, — lorsqu'il ne se sentait pas cinq ou six heures devant lui, il ne faisait pas sa palette, et de longues journées se passaient sans qu'il touchât un pinceau ou même un crayon. Il restait immobile, enfoncé dans ses pensées devant sa toile ou son dessin, et bien des personnes ont pris pour une preuve de nonchalance ou de paresse cette inaction et ces longues méditations silencieuses pendant lesquelles ses créations pittoresques se formulaient dans son esprit. Lorsqu'il avait un modèle, il travaillait avec beaucoup de suite et d'ardeur. Il peignait toujours debout et restait devant sa toile de onze heures jusqu'au crépuscule sans s'asseoir un instant pour ainsi dire et s'interrompant seulement de loin en loin pour allumer une cigarette.

Nous nous retrouvions le soir à la Taverne anglaise de la rue Saint-Marc, où nous dinions ensemble. Gleyre était d'une extrême sobriété. Il ne mangeait jamais que de deux plats, et bien rarement un peu de fromage ou de fruit. Dans les temps de prospérité, nous nous accordions une petite portion de laitues au jus, dont nous étions tous deux très friands, et qu'on préparait admirablement à la Taverne anglaise. Habituellement, il ne buvait que de l'eau rouge, et ce n'est que lorsqu'il était avec quelques amis que, pour ne pas jeter du froid et par crainte de se singulariser, il acceptait un verre de vin pur.

Le soir, il allait au divan Le Peletier dont il était un des fidèles et où se réunissaient, outre quelques habitués, les rédacteurs du *National*, qui pendant toute la soirée, apportaient des nouvelles. On était à la veille ou au lendemain de la révolution de 1848. Les esprits étaient en pleine ébullition, et Gleyre était au nombre des plus excités d'entre nous. Il

restait là, causant et discutant jusqu'à onze heures ou minuit, en prenant comme prétexte et pour se donner une contenance un petit verre d'eau-de-vie. En retournant chez lui, il passait au café de la Régence, où il trouvait Alfred de Musset avec qui il faisait une partie d'échecs. Musset demeurait alors quai Voltaire; il le reconduisait, et, allant et venant le long de la Seine, les deux amis restèrent bien souvent à causer d'art et de poésie jusqu'à deux ou trois heures du matin. »

#### Le feld-maréchal Wrangel.

Tous les journaux ont annoncé la mort récente du *feld-maréchal Wrangel*, sur le compte de qui le *Conteur* publiait, il n'y a pas longtemps, un trait d'amour conjugal parfaitement historique, tout en étant obligé d'atténuer la crûdité des termes employés par le vieux guerrier.

Le maréchal est mort à quatre-vingt-treize ans, en état d'enfance ou peu s'en faut. En 1866, lorsque la Prusse déclara la guerre à l'Autriche, le maréchal commençait déjà à perdre la carte. Malheureusement, il n'en avait aucun soupçon et, dès qu'il sut la grande nouvelle, il alla demander quel commandement on comptait lui confier. Le cas était prévu; aussi on lui répondit très sérieusement :

« Mais le commandement de Berlin, parbleu! Vous sentez bien, maréchal, que, le roi accompagnant son armée, il n'est pas possible de laisser la capitale à l'abandon, et Sa Majesté compte sur votre dévouement éprouvé et vos hautes capacités militaires pour mettre Berlin à l'abri d'un coup de main. »

Le maréchal fut enchanté, prit son commandement au sérieux et consacra à la défense de la ville un zèle et une intrépidité qu'on n'eût pas dû oublier.

Et voilà comment, en 1866, Berlin ne fut pas pris par les Autrichiens. »

#### Lo grabudzo ein France.

(Suite.)

Quand l'est que Monsu Thiai l'a z'u renonci à bouli et que s'est zu reintornâ à l'hotô, lè z'autro ont vouâti cauquon po mettre à sa pliace, et l'ont trovâ on certain troupier que l'avâi assebin étâ à Sédan, iô volliâvè ti éterti lè Prussiens; mâ lo gaillâ n'a pas su sè démoustelhi per lé et l'a étâ prâi coumeint 'na ratta dein onna trappa. L'avâi soi-disant reçu on boulet pè lè z'hantsès, mâ y'ein a que diont que tot cein l'est dâi gandoisès.

Quand l'allâ s'établli dein lo bureau à Monsu Thiai, prétâ sermeint à la républiqua et promette dè la bin manteni tant quiè ein houetanta, que l'a don étâ eingadzi po tant qu'adon. Cein allâ prâo bin on part dè temps, kâ dein lo fond, n'étai pas onna crouïe dzein. L'avâi choisi dâi municipaux que l'étiont dâi bons citoyens et que gouvernâvon adrâi bin; mâ tot parâi l'étai mau à s'n'ése; sè desâi : « Ne sé pas dein lo mondo què férè; clliâo municipaux sont dâi dzouliès dzeins s'on vâo, mâ mè z'amis

sont pas conteints; Brego mè fâ la potta dè cein que su bein avoué leu; Brollion est râi qu'on pau-fai quand passè perquiè; Trossegnac est fotu dè m'einsurtâ assebin, li qu'est tant boeilan, et clia pourra Janette! l'a portant adé éta bin bouna por mè et ma Marienne; l'est portant foteint dè la laissi dinsè. Et pi! qu'é yo à férè avoué clliâo tsancre dè républiiens, cé Simon que m'a dza prâo eimbéâ, et cé Tsambetta que mè bâi lo sang et ti lè z'autro que sè foton dè mè pé derrâi. » Adon baillâ lo condzi ài municipaux hormi à dué girouettés, et l'ein nonmâ dâi z'autro dè clliâo que volliavon remettre su lo trône lo bouébo à la vêva.

Ma fâi cein verâ mau; le coo légissatif, qu'est coumeint on derâi bin lo conset comunat, coumeinçâ à cresenâ. Lâi s'ein desont pî què peindrè dein lão tenâbliès et lo troupier que vayai que cein n'allavè rein que vaillé por li, desè à sè municipaux: faut cein férè botsi! Adon lo 16 dè Mai, lo dzo dè la faire dè Combrémont, l'a cotâ la porta dâi tenâbliès et l'a de ài conseillers: N'ia perein d'ovradzo por vo, allâ-vo z'ein tsacon tsi vo et ne châi reveni pas. On farâ revôtâ et tantqu'adon vu prâo férè solet.

L'ont don revôtâ, et l'est arrevâ que lè républiiens sont quasu ti revegnâi, que lo sordâ et lè z'autro sont couyenâ, et la niéze a recoumencé; mâ vouai-que ma fenna que mè criè; n'é pa lo temps dè t'ein mè derè, à revairé!

— A revoi!

Un coiffeur de Villeneuve, qui a fait usage de la pommade de Samuel Crausaz, la recommande en ces termes dans la *Feuille des avis officiels* du 9 courant :

« M'étant servi de plusieurs pommades différentes, pour faire recroître les cheveux à ma femme, dont la chute avait été complète, mais aucune n'a réussi, excepté la pommade de M. Samuel Crausaz, à Lausanne, fabriquée par lui-même. Je puis par conséquent certifier l'entièvre réussite d'une chevelure très forte et très fournie. »

Nous empruntons le passage suivant à un article de M<sup>me</sup> Emeline Reymond, dans la *Mode illustrée*:

« Enregistrons tout d'abord, dit-elle, l'apparition des jupes presque rondes pour les toilettes destinées aux courses faites à pied. Sans doute on voit, même dans la rue, même à pied, des jupes à queue, mais il ne faut pas oublier que, d'une part, il y a beaucoup de robes longues à user, que, d'une autre, la mode n'a plus le caractère absolu et dominateur qu'on lui a connu depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Toujours est-il que les toilettes simples, faites chez les bonnes couturières, ne sont pas faites à queue. Après cela, tout le monde est libre; on ne s'expose ni au carcan ni au pilori si l'on veut continuer à traîner derrière soi un appendice poussiéreux, crotté, qui a la propriété d'enlever les immondices aux rues pour les transporter dans les salons. »